

PASCAL THIBAULOT

LEVER DE SOLEIL
SUR LA VIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Du même auteur :

Cheminer du rêve à la vie à vélo

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-303-4

Dépôt légal : septembre 2022

Avant-propos

Depuis l'enfance, mon cerveau ne m'a jamais laissé tranquille, il m'a toujours emmené en voyage dans des mondes merveilleux ou abracadabrantésques.

Je parcourais la vie avec mon univers, pour celui des adultes j'étais un paresseux. Je pense que j'étais tout simplement un rêveur, je me sentais capable de tout faire et de ne rien faire.

J'ai essayé de me modeler au système : travail salarié, mariage, enfants, avec pour objectif la retraite et surtout rester sage et silencieux.

J'ai osé ruer dans les brancards, ce fut ma solution pour survivre et l'on me rétorqua : « tu ne peux jamais rien faire comme les autres »

Oui, je crois que c'est cela, je n'aime pas être dans le troupeau, suivre le mouvement de la foule. J'admets que je tire une certaine satisfaction, peut-être même un peu de jouissance, d'être aux yeux de la société celui que l'on nomme : original !

Ce n'est peut-être pas pour rien que j'affectionne l'original ou élan, car il est très original avec sa démarche dégingandée !

Je n'ai jamais rien pu prendre comme argent comptant, j'ai toujours tout remis en question pour vérifier, rechercher par moi-même et trouver ma propre vérité. Ce ne fut pas un choix, mais c'est ce désir de liberté, d'authenticité qui m'a amené à devenir nihiliste.

Parfois, j'en ai souffert, car je me suis retrouvé à l'écart ou alors intégré à une minorité. À d'autres moments, on me traitait d'éternel insatisfait, ce qui est sûrement vrai. Cette insatisfaction m'a poussé à la curiosité, à m'instruire, elle m'a permis d'aller toujours plus loin, cela donnait un sens à ma vie.

Cette soif de recherche et de compréhension m'a amené à une existence d'hédoniste, avec en toile de fond oser être heureux. Ma voracité de liberté s'est accrue, cela m'a entraîné sur le chemin de mes rêves.

Un rêve c'est magnifique, un rêve cela fait rêver et pour trop de personnes c'est irréalisable. Une vérité s'est alors imposée à moi : un rêve est fait pour être vécu !

J'ai osé vivre mes rêves et ma vie est devenue un doux rêve, qui m'a conduit au métier de paysan, à la rencontre avec Laetitia et dans une vie de *beau-aimé* !

Je vous invite dans mon cheminement de la vie qui fut piloté par le maître mot « oser ».

Chapitre 1

L'hiver

La vie s'écoule

Je m'engage sur une petite route vers le fond d'une vallée Vosgienne. Dans ces vallées, la vie était rythmée par les sirènes des usines et le chant lancinant des machines. Au début du XXe siècle, le textile et les scieries dirigeaient l'orchestre d'une activité importante jour et nuit. Des maisons s'échappaient des rires, les pleurs d'un bébé et trop souvent les cris de l'homme rentrant du café, ivre.

En cette année 2017, je remonte cette vallée, la météo est maussade, les nuages à basse altitude m'empêchent d'apercevoir les sommets de l'Ortemont ou de la Roche Mère Henry ; une neige fondue colle à mon pare-brise. Les cités ouvrières sont silencieuses et de nombreuses habitations aux volets clos sont abandonnées, les usines sont arrêtées depuis bien longtemps et la plupart ont été démolies, parfois substituées par un supermarché.

Il est surprenant de constater que les temples de la productivité, qui fournissaient les revenus aux ouvriers, sont remplacés par les temples de la consommation ; du statut de salariés, les voilà chômeurs dépensant leurs Assedic dans ces échoppes des temps modernes. Dans cette ambiance lugubre, je suis tenté de faire demi-tour, mais je sais que là où je me rends c'est un antre de joie et les occupants du lieu ont toujours un sourire qui inonde leurs visages.

Je quitte la nationale qui relie Nancy à Strasbourg et m'engage sur une petite départementale. Maintenant, il neige dru et dans cette immensité de blanc gris, il me faut être vigilante, car la chaussée non dégagée se confond avec le bas-côté. Je gare ma voiture en bord de route pour parcourir à pied les trois cents mètres de chemin qui s'élèvent vers ce paradis, encore plus isolé que d'habitude avec ces dix bons centimètres de poudreuse. Je traverse des forêts d'épicéas, puis une prairie où, à la belle saison, les cloches des vaches résonnent dans le vallon. Ce trajet me permet d'évacuer la tristesse qui tentait de s'insinuer dans mes sentiments en remontant la vallée.

Les parfums de la nature sont particuliers en cette journée hivernale où les flocons, avant de parvenir au sol, virevoltent dans une danse sans fin. Mes pas sont amortis par le grand manteau blanc et le chevreuil est surpris par mon arrivée ; marquant un temps d'arrêt, il me regarde puis continue ses sauts et cabrioles pour se mettre à couvert. Cette féerie me prédispose à une belle rencontre avec Laetitia et Pascal qui vivent là-haut, entourés de tous leurs animaux.

Il y a quelques jours, Pascal avec qui je lie une amitié de longue date me téléphone :

— Ingrid, nous t'attendons ce week-end à la ferme, nous avons quelque chose de très important à te révéler.

Impossible d'en savoir plus, il maintenait le mystère.

— D'accord, j'arriverai samedi pour le café, lui répondis-je.

Il me rétorqua qu'en cette saison, ce sera plutôt du vin chaud !

Mais que peuvent-ils bien avoir d'aussi crucial à me confier pour me faire venir par une température pareille ? Même si ce n'est pas important, je ne pourrai pas leur en tenir rigueur. Passer un moment dans ce lieu paradisiaque où le temps n'a pas d'emprise, être à leur côté et s'imprégner de leur amour de la vie me procure une grande détente. Les écouter parler de Gretel la vache, Gertrude une de leur truie, Koby ou Kerben les chevaux, Filous la chèvre, des poules et des canards ; cela m'entraîne dans une valse méditative. Malgré un important travail, ils gèrent leur temps pour avoir toujours la disponibilité afin d'accueillir, de s'attabler et d'échanger. Je pense qu'ils privilégient ces instants de partage qui sont pour eux l'une des bases du fonctionnement du bien vivre ensemble.

En ce jour, tous les bruits sont feutrés et je débouche dans la clairière où cette ferme est nichée depuis plusieurs siècles. Doly, la petite chienne berger des Pyrénées et Popip le labrador alertent de mon arrivée, leurs aboiements résonnent dans le vallon. Ils me reconnaissent et s'avancent en sautant dans la neige, frétilant de la queue avec des jappements pour me saluer.

Avant de franchir le pas du logis, j'aime me rendre sous leur hangar en bois bien imbriqué dans l'environnement ; sa toiture prolonge l'inclinaison de la pente. Avec le bûcheron, ils ont cintré de fines lamelles de sapin ; cela donne à l'entrée la forme en ogive que l'on retrouve dans toutes les anciennes fermes vosgiennes où le linteau est en grès. Dans ce lieu, les tracteurs et machines de fenaisons profitent de leur période d'hibernation ; j'aime respirer cette combinaison de parfum de foin, de bois et d'humidité de la forêt toute proche, surtout quand la neige tombe silencieuse et avec nonchalance. L'ambiance devient alors féérique et je suis prête à accueillir quelques gnomes ou lutins enchanteurs. D'ailleurs, je tends l'oreille... Des craquements ! M'épieraient-ils cachés dans le foin ? Ou me toiseraient-ils

perchés sur ces magnifiques rondins d'épicéa qui portent la toiture ? Je garde jalousement le mystère. Mon regard suit ces poutres et s'évade en dehors du hangar, il remonte vers la cime des majestueux sapins noirs qui se trouvent juste derrière la ferme. Une légère brise provoque le balancement de leurs pointes comme s'ils s'ébrouaient pour tenter de faire tomber la neige qui recouvre leurs ramures.

Mes yeux s'embrument par le froid, les images se troublent et devant moi apparaît ce lieu que Pascal m'a présenté il y a plus de 15 ans ; il l'appelait sa perle et il espérait qu'ici son épouse Françoise guérisse du cancer. C'est la maladie qui les a poussés à quitter la structure agricole qu'il venait de créer dans le département de la Creuse, car Françoise souhaitait se rapprocher de la famille. Quand ils sont arrivés dans ce lieu-dit nommé *Génaroy*, ils eurent conjointement un extraordinaire coup de cœur ; ce lieu correspondait à leur rêve.

Cette ferme avait cessé son activité depuis 1958, elle a été vendue plusieurs fois pour résidence secondaire et même transformée en petite colonie de vacances. Peu habités, les abords ne furent pas entretenus, la clairière se refermait et les arbres élançaient leurs branches pour tenter de caresser le faite du toit. L'endroit était un peu étouffant, le chant des oiseaux avait disparu ; manquant d'espace et de luminosité ils étaient partis pour d'autres lieux. Pascal, aidé par ses enfants, entreprit de gros travaux. Des arbres furent coupés, ils aménagèrent un jardin et créèrent une mare. En peu de temps, le merle, le pinson, la bergeronnette ou la mésange firent leurs retours et volaient dans cet environnement, l'égayant de leurs gazouillis. Ils ont reconstitué un équilibre, redonné une harmonie et la vie est revenue en ce lieu. Quel plaisir et honneur pour les occupants et leurs visiteurs de pouvoir observer le geai, le pic épeiche ou le chevreuil s'approcher tout en restant prudent !

Cette ambiance paisible n'a pas empêché la maladie d'évoluer sournoisement, de faire son œuvre, de ronger le corps de l'Être aimé. Après des périodes de rémission, Françoise partit pour le monde des étoiles. Pascal trébucha à plusieurs reprises, se releva petit à petit et se battit avec sa douleur. Mais il sait, que celle qui fut tant chérie se trouve juste de l'autre côté du chemin ; qu'elle veut le voir debout, la tête haute et continuer à avancer en harmonie avec lui-même ! Cette pensée lui donne l'énergie pour reprendre la route de la vie et ses saveurs. Et il y a les enfants, il doit être présent pour deux, lourde tâche alors qu'il a déjà du mal à être présent pour lui. Je me souviens, il était seul pour gérer son chagrin en plus d'une importante activité sur la ferme. Il peinait et espérait trouver un salarié qui pourrait l'épauler, mais là aussi bien souvent il fut déçu de leur manque de conscience professionnelle. Quelques années plus tard, il arrive chez moi, resplendissant en me disant :

— J'ai semé, avancé et gardé confiance. J'ai contacté quelqu'un que

l'on m'avait conseillé et devant ma porte s'est présenté une belle personne de la gent féminine au sourire qui illumine et rayonne. Elle a de l'énergie à revendre, une volonté à toute épreuve et un enthousiasme intarissable. Après une brève période d'essai, je l'ai embauché.

Quand il me l'a annoncé, le pressentait-il ? Je ne sais pas. Mais depuis, elle est devenue son épouse. Tous les deux, dans ce lieu édénique, cheminent dans la vie agricole.

Les yeux scintillants par ce rêve et cette ambiance, je me dirige vers la porte d'entrée. Je passe devant l'étable où les vaches fourragent dans le foin qui vient de leur être distribué. Elles cherchent la meilleure graminée ou peut-être la centaurée, tout cela en faisant tinter leurs cloches. Je m'arrête quelques instants pour les observer, mais surtout humer ce parfum particulier qui s'élève de ce lieu où les bêtes sont choyées.

La glycine, adossée à la façade de la maison, arbore au printemps des fleurs en grappes mauves et odorantes. Mais en ces temps hivernaux, elle est dénudée et présente la force de son tronc. Quelques mésanges se protègent du frimas, s'y cache aussi la cloche de quart qui doit prévenir de ma présence, elle n'est guère utile, car les chiens ont fait leur travail. Je me demande pourquoi ils ont mis une cloche qui normalement se trouve sur les bateaux. Ils sont bien ancrés les pieds dans la terre mère et ne donnent pas signe d'une envie particulière d'évasion. Je n'ai pas le temps de la secouer que déjà la porte s'entrebâille ; ils sont là, tous les deux à m'accueillir, ouvrant leur bras pour une accolade et nos cœurs se rencontrent. Chaque fois que je les retrouve, je suis transportée par une exaltation d'amour de la vie.

Ça alors !?

C'est bientôt Noël, la maison est décorée chaleureusement, pas de ces éclairages éblouissants et clinquants que l'on trouve à bas prix dans les foires où l'on fouille. Des lumières douces et feutrées transforment le logis en un délicat cocon, alors que dehors la bise siffle emportant les flocons de neige dans des tourbillons invraisemblables.

Un plan de travail rond, façonné sur mesure par un ébéniste local, organise la pièce de vie ; nous aimons rester autour de ce bloc de bois d'où émanent encore les énergies de l'arbre. Proche de nous, se trouve le fourneau dans lequel crépitent quelques belles bûches de hêtre ; la forte chaleur qu'il dégage impose de se mettre à l'aise. Le vin chaud frémit sur le coin de la cuisinière, il laisse échapper ses parfums épicés. La variété de *bredele*¹ qui sont sur la table me rappelle que Laetitia fut pâtissière.

1 Bredela ou bredle, petits gâteaux de Noël typiques d'Alsace.

Comme dans toutes les retrouvailles, nous bavardons de tout et de rien, cela ne fait pas de mal et permet quelques rires. On parle aussi des derniers événements de la ferme, car ici il se passe toujours quelque chose. Mais, au fond de moi, je me dis bien qu'ils ne m'ont pas demandé de venir juste pour déguster des gourmandises, mon impatience grandit. Au moment où je me dispose à les interroger sur l'objet de mon invitation, ils se regardent avec complicité, un ange passe ; ils me glissent :

— Nous voulons te faire part d'une importante décision que nous avons prise.

Cela m'inquiète un peu, qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir inventé, car de ce côté-là ils ne sont jamais en manque d'idées. Mon rictus est moins jovial que le leur. L'œil perplexe, j'attends, piaffant d'impatience leur annonce. En chœur, ils s'exclament :

— Nous vendons, nous vendons tout, plus d'attache matérielle et nous partons en voyage.

J'en reste coi ! Leurs sourires et leur joie me démontrent qu'ils ont pris la décision en symbiose. Ne sachant que répondre, j'occupe le temps en déglutissant doucement ce délicieux vin chaud et mon palais profite des parfums de la cannelle, de l'anis pour conclure par la force du kirsch, je déguste également quelques *bredele*.

Je coupe ce court silence en articulant une absurdité du style :

— C'est toujours aussi bon !

— Nous préparons ce breuvage avec tellement d'amour, qu'il ne peut être que savoureux, dit le maître des lieux.

Il continue avec une pointe d'humour sarcastique :

— Alors serais-tu intéressée pour acheter ?

Il dit cela simplement pour relancer la discussion sur leur décision, car il n'ignore pas que je n'ai aucune utilité de toutes ces dépendances.

— Je vais reprendre un verre de vin chaud, dis-je, afin de bien comprendre ce que vous venez de m'annoncer.

Pascal remplit les tasses qui portent chacune les marques de différents marchés de Noël, l'ambiance de fêtes est présente. À ce moment, j'ai en mémoire dans quel état se trouvait le lieu quand Pascal est arrivé ; je sais le travail, l'énergie qu'il a déployée pour rendre cette ferme de 18 hectares viable. Je mesure les embûches qu'il a rencontrées et surmontées.

Je suis impressionnée par son histoire qui est loin d'être un long fleuve tranquille. Souvent, je me suis demandé par quelle magie il puisait et trouvait la force pour rebondir, quel était son secret pour toujours repartir le cœur vaillant. Alors que je pensais que la vie allait être plus douce pour lui en se mariant avec Laetitia, elle vint encore l'égratigner, le molester. Moi leur amie, moi qui étais là dans les moments de pleurs, de douleur, mais aussi dans tous les instants de joie et de rire, je ne comprends pas. Ces derniers

mois, j'observais leur réussite, ensemble ils parvenaient à la conclusion d'un passage de vie pénible. Et voilà qu'ils m'annoncent qu'ils veulent abandonner tout ce qu'ils ont construit ; balayer tous leurs efforts pour aller voyager en bohème. Désorienter, fuse du plus profond de moi une expression populaire :

— *C'est un peu fort de café !* Vous me sidérez !

L'émotion m'emporte dans un déluge de paroles où je leur signifie toutes les difficultés qu'ils ont rencontrées, les efforts qu'ils durent fournir pour terminer par un :

— C'est insensé !